

moins penser que l'orléanisme et le bonapartisme avaient plus de chance d'arriver que la légitimité. Le prince impérial étant mort, et le chef des orléanistes ayant reconnu les droits du comte de Chambord, il ne reste plus aujourd'hui que deux solutions : la monarchie avec le comte de Chambord, ou la république avec Gambetta, Clémenceau ou Naquet. Il est moins absurde que jamais de penser que le comte de Chambord sera le successeur de Naquet ou de Rochefort.

* *

Un des plus déplorables résultats de l'esprit de parti est la destitution, dans un temps de misère comme celui que nous traversons, d'un employé public qui fait son devoir et n'a que son salaire pour faire vivre sa famille. C'est plus que déplorable, c'est cruel.

Est-ce lorsque le travail manque, que les meilleurs ouvriers n'ont pas d'ouvrage, qu'on doit jeter dans la rue un père de famille employé depuis des années dans un bureau public, et plus incapable encore que ceux qui demandent sa place de trouver de l'ouvrage ?

Nous invitons les gens raisonnables qui se trouvent dans les deux partis, à empêcher à Québec et à Ottawa qu'on fasse des destitutions qui ne seraient en réalité que des actes de vengeance et de cruauté. Nous ne parlons pas évidemment de certaines démissions absolument nécessaires, mais nous affirmons qu'elles sont rares, et que les motifs les plus graves peuvent seuls les justifier. Nous reviendrons sur ce sujet.

* *

Les principales nouvelles d'Europe sont les suivantes :

On a fait tout ce qu'on a pu en Angleterre pour faire honneur aux restes du pauvre prince impérial. Les Anglais ne cessent de commenter les circonstances dans lesquelles le prince a été tué, et n'ont qu'une voix pour censurer le lieutenant Carey et les soldats qui, au lieu de chercher à protéger le prince, l'ont laissé aux mains des Zoulous. Le lieutenant Carey a même été arrêté, et on croit qu'il sera forcé de quitter l'armée.

Ce pauvre prince a été victime de trois fautes impardonnables : 1o. On n'aurait pas dû le laisser partir pour faire ses premières armes et combattre contre des sauvages. La gloire qu'il pouvait recueillir ne pouvait être proportionnée aux dangers auxquels il devait être exposé ; 2o. On n'aurait pas dû lui permettre de s'éloigner de l'armée avec une escorte de six hommes seulement, pour faire une reconnaissance dans un pays si dangereux ; 3o. On n'aurait pas dû l'abandonner comme on l'a fait au moment du danger.

Il n'y a pas de doute que le prince, jaloux de se faire un nom, a été imprudent, mais il aurait bien été obligé d'obéir si, pour le protéger, ceux qui avaient autorité sur lui avaient fait leur devoir.

La clause 7 du bill de M. Ferry, qui exclut les Jésuites de l'enseignement, a été adoptée dans la Chambre française, après des débats orageux où des républicains ardents ont cru devoir protester contre la conduite de la majorité. Ce que nous avons souvent annoncé va bientôt se réaliser : les républicains modérés seront forcés, par les excès des radicaux, de se séparer de leur parti.

L.-O. D.

NOS GRAVURES

Rorke's Drift est l'endroit où une poignée de soldats anglais se battit pendant toute une nuit contre deux à trois mille Zoulous, et arrêta leur marche, après la bataille d'Isandula.

On considère que ces braves ont sauvé le reste de l'armée anglaise. Ils méritaient le monument qu'on leur a élevé.

Vues du parc

Qui ne connaît le parc, l'une des plus belles promenades du monde ? Qui n'a voulu jouir du magnifique panorama qui

se déroule au regard du haut de la montagne de Montréal ? Le général Sherman disait dernièrement, qu'il n'avait rien vu d'aussi beau nulle part.

L'une de nos gravures représente la maison où la femme Gallagher a été tuée à Montréal et décapitée, et une autre, celle où une autre femme fut tuée d'un coup de pistolet à Wolfville, dans la Nouvelle-Ecosse, par un médecin du nom de Dr Wolf.

Le meurtrier, qui n'avait pas la tête saine, a été poussé à commettre ce crime par la jalousie.

L'Université d'Ottawa

Cette université, plus connue sous le nom de " Collège Saint-Joseph," fut fondée en 1848 par Mgr Guigues, et s'appelaient alors le collège de Bytown. Incorporé en 1849, le collège Saint-Joseph obtint sa charte actuelle, en 1867, du parlement fédéral. Il est sous la direction des RR. PP. Oblats, qui en ont fait une des institutions les plus utiles du pays. On y trouve cet enseignement commercial et scientifique si nécessaire dans notre pays. Le génie civil, les mathématiques, la tenue des livres, la géographie, l'histoire et toutes les connaissances scientifiques et industrielles indispensables de nos jours, y sont enseignées par une vingtaine de professeurs capables à une couple de cents élèves.

C'est un beau grand collège en pierre bien éclairé et aéré, agréablement situé dans un endroit salubre ; tout y est complet sous le rapport matériel comme au point de vue intellectuel ; le corps et l'esprit ont tout ce qui peut favoriser leur bien-être et leur développement. Disons en passant que le succès du corps de musique de ce collège, au concours qui eut lieu à Montréal, il y a deux ans, prouve qu'on sait y enseigner la musique comme le reste.

Il y avait grande fête, les 17 et 18 juin dernier, au collège Saint-Joseph ; on y célébrait le trentième anniversaire de sa fondation, et Mgr Duhamel présentait, de la part du Souverain-Pontife, au Rév. Joseph Tabaret, supérieur de ce collège, le titre de docteur en droit canon.

Inutile de dire tout ce qui s'est passé : musique, sermon, discours, adresses, tout a été parfait. Au banquet qui eut lieu le 18 au soir, M. Joseph Tassé, député d'Ottawa, et M. Curran, de Montréal, prononcèrent de beaux discours. M. Curran fit un plaidoyer éloquent en faveur de l'éducation pratique, et démontra que les besoins de notre temps et de notre pays exigeaient qu'on modifiât autant que possible l'ancien système d'éducation ; que, dans tous les cas, on donnât plus de temps à l'enseignement commercial, industriel et scientifique.

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, un extrait du discours prononcé par notre collaborateur, M. Jos. Tassé, M.P., à cette occasion.

Le comte Escarbonnier a un fils de cinq ans qu'il élève déjà dans le culte de ses parchemins de fraîche date. Or, hier, la gouvernante trouve le jeune homme en train de fourrer du poil à gratter dans le lit de papa. Elle le tance vertement en lui reprochant de manquer de respect au comte son père.

—Moi ! dit l'enfant, qui a retenu les leçons paternelles, je ne dois pas de respect à papa. C'est plutôt lui qui m'en doit !

—Et pourquoi donc, monsieur ? s'écrie la gouvernante étonnée.

—Parce que, riposte le jeune homme gravement, moi, du moins, je suis fils de gentilhomme !

* *

Un ecclésiastique en voyage arrête à une auberge, rendez-vous des bons viveurs. L'hôte, peu habitué de voir un membre du clergé s'asseoir à sa table, le regarde avec surprise. En vain, les voyageurs habitués de la maison épuisent-ils sur lui leurs sarcasmes, le prêtre prend tranquillement son dîner sans paraître s'occuper de leurs railleries. Enfin, l'un des convives, poussé à bout par tant d'impassibilité, lui dit : —J'admire votre patience, monsieur ! N'avez-vous pas entendu tout ce qu'on a dit de vous ?

—Oh ! oui, mais à quoi bon s'en occuper ? Savez-vous qui je suis ?

—Non, monsieur.

—Eh ! bien, je vais vous le dire. Je suis chapelain d'un asile d'aliénés, et vous comprenez, j'ai l'habitude de ces choses-là.

SOUVENIR

NOUVELLE PAR R. L.

(Suite et fin.)

II

Les jours suivants furent les plus beaux de ma vie—oui, les plus beaux, en vérité. Je croyais du plus profond de mon cœur à chaque mot que j'avais enfin le droit de dire à Berthe et à tout ce qu'elle répondait. Comment je m'y pris pour lui avouer mon amour, je ne le sais plus bien. Je me souviens seulement que j'étais assis en face d'elle, près de la cheminée de son boudoir, que nos regards se rencontrèrent, restèrent attachés l'un à l'autre, et que, tout à coup, je me trouvais à ses pieds, ressentant la douce pression de ses mains sur mon visage. Ah ! oui, Laval ne s'était pas tout à fait trompé. Berthe m'aimait ; elle m'aimait depuis longtemps et elle avait attendu avec impatience le moment de me l'avouer. A présent, elle me le disait, me le répétait cent fois, mille fois, et je ne me lassais pas de l'entendre.

Elle m'avait prié de ne point parler de ce qui venait de se passer entre nous, et me défendit d'écrire à mon père pour lui annoncer mes fiançailles, parce qu'il aurait peut-être des préjugés à me voir épouser une veuve. Il valait mieux trouver un moyen de le faire venir à Paris, et, après l'avoir vu, elle se chargeait de le convaincre qu'il pouvait en toute sécurité lui confier le bonheur de son fils.

Chaque jour, je voyais Berthe deux fois : le soir, au milieu de ses amis, et j'apportais le plus grand soin à éviter tout ce qui eût pu trahir mon bonheur ; l'après-midi, entre deux et cinq heures. J'étais alors seul avec elle, et j'avais le droit de lui dire tout ce qui remplissait mon cœur. Je lui parlais de mon amour et elle m'écoutait avec un doux sourire, d'un ineffable contentement. Je ne savais parler d'autre chose et elle ne semblait s'intéresser à autre chose.—Nous faisons des projets d'avenir : l'été, nous irions habiter la campagne en Angleterre, auprès de mon père ; nous passerions quelques semaines à Londres pendant " la saison " ; à l'approche de l'hiver, nous nous dirigerions vers le Midi : à Paris, Florence, Rome ou Naples. Nous n'avions pas de connaissances en Italie. Tant mieux, personne ne nous dérangerait. Elle serait tout à moi comme moi à elle. Nous ne demandions pas autre chose. Sur ce second point, Laval ne s'était pas trompé non plus : Berthe était trop bonne, trop sage, pour ne pas préférer le bonheur du foyer domestique aux bruyantes distractions que le monde pouvait lui offrir. Laval avait osé l'en blâmer et attribuer à une petitesse d'esprit son goût pour la vie de famille. L'insensé ! Elle était trop bonne pour souhaiter autre chose que le bonheur de celui qu'elle aimait.

En me livrant à ces réflexions, mon esprit revenait, malgré moi, à tout ce que le docteur m'avait raconté au sujet de ma fiancée. Il était évident pour moi que Laval avait jugé fausement, sinon avec méchanceté, l'adorée de mon cœur. Toutefois, il y avait dans son discours un point noir qui m'inquiétait. Comment Berthe avait-elle pu se décider à épouser un vieillard, qu'elle ne pouvait aimer, et qui ne possédait aucune qualité, aucun attrait, sauf un beau nom et une grande fortune ? Je ne pouvais supposer, sans commettre une criante injustice à l'égard de Berthe, qu'elle avait épousé le baron de Belvoir pour son argent, qu'elle s'était vendue à lui—comme Laval osait le dire.—Mais tout cela n'était pas clair, et je devais à Berthe de lui demander des explications ; le plus tôt serait le mieux.

Le jour suivant, j'amenai la conversation sur ce sujet délicat. Elle me comprit dès le début et dit d'un ton découragé :

—Vous commencez déjà à douter de moi ? Je ne m'y attendais pas. C'est bien triste !

Je lui demandai aussitôt pardon, disant qu'elle m'avait mal compris, la suppliant

de ne pas répondre, de me laisser le mérite d'avoir en elle une confiance aveugle. Elle hochait la tête et répliqua doucement :

—Vous êtes tous les mêmes, les hommes ! Vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre ce qui se passe dans le cœur d'une femme. Je suis en ce moment trop émue, trop attristée pour raconter l'histoire de ma jeunesse. Mais, vous l'entendrez—demain, si je suis assez bien portante pour vous voir. Vous avez douté de moi : mon unique vengeance sera de vous faire comprendre combien vous avez été injuste.

Elle me congédia de meilleure heure que d'habitude sous prétexte qu'elle devait sortir pour faire quelques emplettes. Je me retirai, mécontent de moi-même, sans avoir pu obtenir le pardon de mon indiscretion.

Le lendemain matin, bien que je l'eusse quittée la veille en parfaite santé, je reçus un mot d'elle, me priant de ne pas venir la voir dans l'après-midi à l'heure habituelle. Elle me disait qu'elle était fatiguée, qu'elle ne voulait pas me montrer une figure pâle et abattue, et que, pour cette raison, elle me demandait de ne venir la voir que le jour suivant. Le soir aussi, ajoutait-elle, sa porte serait fermée pour tout le monde.

Je courus chez elle, mais je ne fus pas admis. Le domestique me signifia que madame la baronne n'était pas bien portante, qu'elle reposait en ce moment et qu'il avait ordre de ne pas la déranger.

Je m'en allai désespéré et je passai la nuit sans pouvoir dormir.—Le jour suivant, à deux heures précises, je sonnais à sa porte. Cette fois, le domestique me fit entrer et me conduisit au petit boudoir où elle me recevait d'ordinaire.

Je la trouvai à demi-couchée sur une chaise longue. En me voyant paraître, elle posa sur la table à côté d'elle un gros volume dans lequel elle semblait avoir lu. Sur cette table se trouvaient habituellement et dans un grand désordre toutes sortes de papiers, de livres, de brochures, de cartes de visite, de journaux, etc. Elle m'avait expliqué un jour en riant que l'élégant petit meuble, espèce de table-étagère, était son " bureau de travail."

—Chaque lettre que je reçois, me disait-elle, chaque livre, chaque journal qu'on m'envoie et que je veux lire est d'abord posé sur cette table et y reste jusqu'à ce que j'aie répondu à la lettre ou parcouru le livre. Mes domestiques ont ordre de ne pas y toucher et de n'y rien ranger. Ce n'est pas que je craigne leur indiscretion : je n'ai pas de secrets. Vos lettres sont les seules que je cache : elles reposent dans un tiroir secret.—Lorsque je traverse une période de paresse, ce qui m'arrive encore assez souvent, le désordre de mon bureau de travail devient quelque chose d'effrayant. Les lettres restées sans réponses, les livres et les journaux, les comptes à régler s'y amoncellent d'une manière inquiétante—jusqu'à ce qu'enfin un beau jour je prenne mon courage à deux mains pour " faire de l'ordre." Alors j'écris, sans poser la plume, une vingtaine de lettres et de billets, je range les livres pour ne laisser sur la table que ceux que j'ai l'intention de lire, et je ne me trouve satisfaite que lorsque " mon bureau " présente l'apparence d'un ordre parfait. Je prévois que de longtemps je n'aurai cette satisfaction ; mais je ne m'en plains pas, car, depuis que vous venez ici, j'ai bien autre chose à faire qu'à écrire des lettres ou à lire des livres.

La table ne laissait en effet rien à désirer sous le rapport du désordre depuis qu'il m'était permis de pénétrer journellement dans le boudoir de la baronne. Les divers étages du petit meuble étaient surchargés de livres et de brochures, et le dessus était entièrement recouvert de lettres, de billets, de cartes de visite et de papiers de toute espèce.—Plusieurs fois j'avais offert mon aide à Berthe pour remédier à cet état de confusion. Elle m'avait répondu en souriant que rien ne pressait, que nous y penserions lorsque nous n'aurions plus rien à nous dire. Or le cas ne s'était pas encore présenté.

J'entrai donc chez Berthe, comme je l'ai dit plus haut ; elle me reçut avec un sourire adorable et me tendit sa petite